

—Connaissez-vous un Italien appelé Jean Castori ? Elle tressaillit et devint affreusement pâle.

—Vous ne me répondez pas, Léona, mais votre trouble me dit que vous connaissez l'homme dont je vous parle.

—Vous vous trompez, Maxime ; cet homme, cet Italien m'est inconnu et je ne comprends pas...

—Qu'est ce que vous ne comprenez pas ?

—Pourquoi vous me parlez et me traitez avec une rudesse à laquelle je ne suis pas habituée

—Je vais me faire comprendre. Ecoutez : Jean Castori a été arrêté dernièrement ; il est sous les verrous, à Grenoble. Ce Jean Castori est le misérable, le bandit qui a jeté ma fille, ma petite Isabelle, dans le vivier de Verdraine ; il a avoué son crime.

La belle Piémontaise tremblait comme la feuille.

Le comte continua :

—Mais pourquoi l'a-t-il commis ce crime ? Voilà ce que s'est demandé le juge d'instruction, M. Daubrun, que vous connaissez bien, lui, car il était convaincu que Castori n'avait été qu'un instrument, de vengeance lâche, atroce, enfin qu'il avait un complice et que ce complice l'avait payé pour commettre le crime.

Tout se sait, Léona, tout se découvre, rien ne reste caché. Le juge d'instruction ne se trompait pas : Castori avoua qu'il avait un complice et qu'il avait été payé pour tuer ma fille.

—Le lâche ! murmura la Piémontaise, les dents serrées.

Puis à haute voix et avec une incroyable audace :

—Quel est ce complice ? demanda-t-elle ?

—Toi, misérable, toi ! exclama le comte d'une voix éclatante.

Elle poussa un cri rauque. Ainsi, Maxime savait tout ; Castori, malgré son serment, l'avait dénoncée, le lâche !

Le comte bondit sur elle, la saisit par les cheveux, et la secouait violemment :

—Léona de Brogniès, lui dit-il sourdement et terrible comme un justicier, tu vas me rendre compte de ton crime monstrueux ; pourquoi as-tu tué ma fille ?

Les jambes de la Piémontaise plochèrent sous le poids de son corps, elle tomba sur ses genoux.

—Grâce ! cria-t-elle éperdue, épouvantée.

—Réponds, Léona de Brogniès, réponds donc ! Pourquoi as-tu fait noyer ma fille ?

—Parce que je t'aimais ; que je voulais être à toi et que tu fesses à moi... ta fille était une barrière entre nous.

Comme à la vue d'un monstre effrayant, le comte bondit en arrière et jetant ce cri :

—Horreur !

Et un rire strident, un rire de foudre éclata entre ses lèvres. Puis un assez long silence succéda.

Léona se traînait sur ses genoux, tendant vers le comte ses mains suppliantes ; mais à mesure qu'elle s'approchait de lui, il reculait.

Elle se tordait les bras de désespoir. Enfin, rompant le silence :

—Maxime, dit-elle, je t'aime, au nom de l'amour que j'ai pour toi, pardonne-moi !

—Jamais, jamais, répondit-il ; vous êtes une misérable, une lâche ! Vous êtes la femme la plus vile, la plus ignoble qui ait jamais existé... Je ne vous connais plus, madame de Brogniès, vous n'êtes plus rien pour moi, je vous hais, oui, je vous hais, et vous me faites frissonner d'horreur et de dégoût !... Ah ! je ne comprends pas que j'aie pu aimer un monstre tel que vous !

Elle faisait entendre des plaintes, des gémissements sourds et se roulait, se tordait à ses pieds dans d'horribles convulsions.

Lui, toujours sombre et farouche, continua :

—Si j'écouais la fureur, la rage qui est en moi, je ne laisserais pas à la justice le soin de venger la mort de votre victime, je me ferais justicier et je vous tuerais, je vous tuerais sans pitié, sans remords comme vous avez tué ma fille !

Elle se souleva sur ses mains, dressa sa tête et d'une voix étranglée, les yeux étincelants :

—Eh bien, oui, dit-elle, puisque tu ne m'aimes plus, puisque je te fais horreur, tue-moi, tue-moi donc !

—Non, je ne suis pas un assassin, moi !

Elle jeta ses mains sur lui, s'accrocha à son vêtement.

—Arrière, vipère, cria-t-il, arrière !

Elle retomba sur le parquet comme une masse inerte.

Il lui jeta un regard dur, implacable, et sortit de la chambre.

V

CHATIMENT

Le comte avait comme un poids énorme sur la poitrine, il étouffait, il avait besoin de se trouver au grand air ; il descendit au jardin, en fit le tour, en respirant avec force, puis il rentra et remonta dans la chambre de Mme de Brogniès.

Elle s'était relevée sans le secours de personne.

Affaissée sur un pouf, courbée, la tête sur ses genoux, des spasmes la secouaient violemment. Elle ne pleurait pas, mais sa poitrine était gonflée de sanglots qui ne pouvaient s'échapper.

Au bruit que fit le comte en entrant, elle se redressa comme mue par un ressort.

Ses yeux secs, brillants, égarés se fixèrent sur Maxime avec une expression d'indicible angoisse.

Certes, il était facile de voir qu'elle ne jouait pas la comédie de la douleur et du désespoir. Sa douleur était aussi sincère que profonde.

Sans doute, elle était une misérable ; mais elle aimait le comte de Verdraine, elle l'aimait avec fureur, jusqu'à la férocité, puisqu'elle n'avait pas reculé devant le crime. C'était bien réellement son amour, sa passion impérieuse, dominatrice, qui l'avait rendue criminelle.

Elle voulait se donner et le comte ne la prenait pas, il résistait à ses manœuvres séductrices et elle savait pourquoi, il le lui avait laissé comprendre ; alors, pour posséder Maxime, pour lui faire oublier tous ses devoirs, elle avait tué Isabelle.

C'était monstrueux !

Mais c'était dans l'affolement de sa passion qu'elle avait commis ce crime.

Elle adorait Maxime et il venait de lui dire qu'il ne l'aimait plus, qu'il la haïssait ; il venait de lui dire qu'il ne pouvait plus voir en elle qu'une créature ignoble et vile, qu'elle ne lui inspirait plus que de l'horreur et du dégoût.

C'était épouvantable et elle s'étonnait que de telles paroles ne l'eussent pas tuée sur le coup.

—Ainsi, Maxime, dit-elle, c'est fini, vous ne m'aimez plus !

—Vous me faites horreur ! répondit-il.

Elle poussa un gémissement et sa tête tomba sur sa poitrine.

—Oh ! quel châtimement ! murmura-t-elle.

—Voyons, à quoi pensez-vous ! lui dit le comte ; pourquoi n'êtes-vous pas déjà habillée ? Vous devriez comprendre que vous ne pouvez plus rester ici, qu'il faut que vous partiez.

—Vous me chassez !

—Je vous dis que vous ne pouvez pas rester ici plus longtemps, qu'il faut dans votre intérêt, que vous partiez le plus vite possible.

—Maintenant que je vous fais horreur, je comprends.

—Non, vous ne comprenez pas. Sachez donc que la police vous recherche et que, sans aucun doute, il y a déjà un mandat d'amener lancé contre vous.

D'après la lettre du notaire, on ignorait encore à Grenoble que vous êtes ici, avec moi ; mais comme je vous le disais tout à l'heure, tout se sait, tout se découvre ; on apprendra, sûrement, si on ne le sait déjà, que vous n'êtes restée que peu de temps à Turin et que vous vous êtes rendue à Paris, où je suis venu vous rejoindre.